N° 102. Jeudi 29 Avril 1847. 18me Année.

JOURNAL DE LA HAYE.

ABONNEMENT.
La Haye. Provinces.
... 26 fl. 30 fl.
... 14 » 16 »
... 7 » 8 »
INSERTIONS.
... lignes fl. 1.50 timbre
... par ligne en sus.

BUREAU DE LA RÉDACTION à La Haye, Lage Nieuwstraat, derrière le Prinsegracht, Noordzijde.
BUREAU POUR L'ABONNEMENT ET LES ANNONCES, Chez M. Van Weelden, libraire, Spui, à La Haye.
Les lettres et paquets doivent être envoyés à la direction franc de port.

LA HAYE, 28 Avril.

Etats-Généraux.

...Chambre des Etats-Généraux, après s'être occu... sections de l'examen du projet de loi portant régu... système monétaire, a tenu hier une courte séance. ...séance M. Hoffman a fait, ainsi qu'il l'avait an... des dernières séances, une proposition ten... en vertu de l'art. 92 du réglement d'ordre, la ... une commission chargée de rédiger une adresse ... pour faire connaître à S. M. que par la con... avec la Belgique on a dévié des dispositions ... loi du 19 juin 1845 sur le tarif des droits d'en... et de transit, et par conséquent des dispositions ... de la Loi Fondamentale, qui prescrivent qu'au... ne peut être établie au profit du trésor public, ... une loi, et que le pouvoir législatif est exercé ... par le Roi et les Etats-Généraux. De ces dis... M. Hoffman, en introduisant par ledit traité des ... dans les droits d'entrée, de sortie, etc.

...ppent sa proposition, l'auteur a brièvement déclaré ... est nullement inspirée par un esprit d'opposition, ... uniquement pour but de rester fidèle au serment ... Patrie et Orange est notre devise, a dit M. Hoffman; ... précisément dans leur intérêt et leur bien-être qu'il ... que chaque pouvoir dans l'Etat reste dans les ... lui sont prescrites.

...dent propose de faire imprimer la proposition et ... ments de M. Hoffman, et d'en fixer à jeudi pro... ...: il ne croit pas nécessaire de la renvoyer ... parce ce n'est pas une proposition formelle dans ... art. 114 de la Loi Fondamentale.

...m van Isselt et quelques autres membres pensent ... qu'il serait nécessaire de renvoyer la proposition ...

...décide par 22 voix contre 17 le renvoi aux sec...

...mission a fait son rapport définitif sur le projet de loi ... prolongation du terme fixé pour la liquidation des ... régularisation des dépenses de l'arriéré, et sur le pro... ...retrait de la loi du 29 décembre 1835 et cou... ...veau tarif de droits sur les céréales.

...ions sur le premier projet de loi sont fixées à lundi ... la formation de la liste de 3 candidats à pré... pour la nomination d'un membre à la Haute-Cour ... Le second projet de loi sera discuté dans la séance ... 5 mai prochain.

...bre s'est formée ensuite en comité général.

...ions pu nous laisser aller à un faible mouvement de ...sque, avec les dépêches officielles du général Taylor ... apportées par le *Rainbow*, nous avons vu non... se confirmer tous les faits accomplis depuis le 14 fé... au 1er mars sur le théâtre de la guerre, près Sal... nous les avions annoncés, mais encore se réaliser les ... qui nous semblaient devoir résulter de la bataille ... Nueva. Mais avec la carte du Mexique devant ... dépêche officielle de Santa-Anna du 24 février, reçue ... du *Rainbow*, nous avons compris qu'il était im... les habiles rédacteurs des journaux français et an-glais, qui persistaient à voir les choses sous un autre point de vue, n'avaient pu sciemment tomber dans de si grandes erreurs. Nous nous proposons de donner sous peu les trois dépêches du général Taylor, d'où il résulte qu'ainsi que nous l'avions prévu, l'armée mexicaine, après l'échec et les pertes essuyés par elle dans les sanglants combats des 22 et 23 février, n'a fait qu'une courte halte à Buena Vista et s'est mise en pleine retraite sur San Luis de Potosi, harcelée par un corps de 500 hommes détachés par le général Taylor dans le but de hâter ce mouvement rétrograde et de ramasser le matériel que l'ennemi devait nécessairement abandonner dans le désordre d'une marche précipitée, à travers des plaines arides où, d'après l'aveu du général Santa-Anna lui-même, son armée ne trouvera ni eau ni vivres.

L'arrivée de l'officier, porteur des dépêches du général Taylor, à Matamoras, avec un détachement de 200 hommes partis de Saltillo, après avoir parcouru un espace de près de cent lieues, prouve qu'ainsi que l'avait prévu le général américain, les *guerillas*, répandues entre les postes échelonnés d'un de ces points à l'autre, se sont en partie retirées, dès qu'elles eurent appris le résultat de la bataille d'Aguas Neuva.

Il n'y a rien d'officiel pour ce qui regarde l'armée sous les ordres du général Scott, que la dépêche du commodore américain qui annonce au secrétaire de la marine le débarquement de l'armée, l'investissement de Vera-Cruz à la suite de quelques engagements qui ont précédé la prise de deux redoutes et la destruction de l'aqueduc qui fournit l'eau potable à la ville et au fort St.-Jean d'Ulloa.

Le bruit était répandu à la Nouvelle-Orléans de la prise de la ville et de la citadelle; mais ces bruits dont on ne connaissait pas la source, nous semblent prématurés. Néanmoins, comme il n'est question d'aucune force mexicaine en état de faire lever le siége de Vera-Cruz, la reddition de la place assiégée n'est plus qu'une question de temps.

La *Gazette Universelle de Prusse* nous apporte aujourd'hui la réponse du roi de Prusse à la commission qui lui a présenté l'adresse de la Diète.

Le roi exprime aux maréchaux, qui étaient chargés de présenter l'adresse, la satisfaction que lui a causée la reconnaissance de la Diète; S. M. a dit ensuite qu'elle ne veut pas envisager comme une méfiance envers la couronne ce qu'un grand nombre des membres ont fait connaître dans l'adresse, à savoir qu'ils ne trouvent pas une conformité complète entre l'ancienne et la nouvelle législation sur la Diète.

« Nous avons, a dit le roi, non-seulement rempli consciencieusement les promesses faites par feu notre auguste père, nous avons encore par nos lettres patentes du 3 février, promulgées de notre propre mouvement et en vertu de notre puissance royale, octroyé à nos Etats des droits plus étendus que l'ancienne législature ne leur accordait. En tant que ces promesses exigeaient un complément, nous l'avons effectué dans le sens que nous croyions seul compatible avec les institutions et le bien-être de la patrie. Pour ce motif nous ne pouvons accorder à nos Etats d'autres droits que ceux que nos lettres-patentes du 3 février leur ont octroyés ou que je pourrai leur octroyer encore par la voie constitutionnelle. Nos féaux Etats peuvent être assurés de notre protection énergique dans l'exercice de ces droits, par contre, nous espérons qu'ils se renfermeront strictement dans les bornes de ces droits et qu'ils rempliront les devoirs qu'ils leur imposent.

» La loi du 3 février est inattaquable *dans ses bases*; cependant nous ne la regardons pas pour cela comme complète, mais bien comme étant sujette à être modifiée.

» Nous avons nous même aplani la voie à nos Etats, en les priant de nous présenter à cette fin leurs propositions. Nous les examinerons et nous accorderons volontiers tout ce que nous trouverons de compatible avec les droits inaliénables de la couronne et du bien-être de la patrie. C'est par cette voie constitutionnelle que seront levés tous les doutes qui pourraient exister sur le sens de cette législation. »

Quant à la nouvelle réunion de la Diète, le roi a dit que l'expérience réfléchie manque encore dans les propositions et désirs de cette nature, exprimés par les Etats; cependant, conformément au § 12 de la loi du 3 février, S. M. a promis de les convoquer de nouveau dans l'espace de quatre ans.

Un rescrit royal du 23 avril proroge le terme fixé pour la présentation de pétitions jusqu'au 1er mai.

Une lettre de Vienne, 18 avril, mande ce qui suit:

« Le discours du trône et les propositions du roi de Prusse, présentées à la Diète, ont produit ici dans plusieurs cercles une impression rassurante; les vues exposées par le roi de Prusse sont celles qui paraissent dominer chez nous, et ces sympathies, peut-être involontaires, sorties de la bouche du roi, ont raffermi en Autriche la confiance dans la force et l'unité de l'Allemagne, confiance qu'il importe d'autant plus de consolider, que les questions méridionales ont causé au public viennois beaucoup plus de découragement que toutes les questions ardues des dix dernières années. »

S. A. R. Mme la princesse Albert de Prusse, voyageant sous le nom de comtesse de Camenz, est arrivée le 13, à Naples, avec une suite nombreuse.

On écrit de Dresde, le 21 avril:

S. A. I. le grand-duc Constantin de Russie est arrivé ici hier au soir, et descendu à l'hôtel de M. de Schröder, ministre de Russie.

Un journal que l'on considère à tort comme bien informé sur les affaires de Russie, a dernièrement accrédité le bruit de la prochaine arrivée de Sa Majesté l'empereur Nicolas. D'après notre correspondance particulière, nous pouvons affirmer que rien n'est plus douteux qu'un pareil projet. Il a été beaucoup plus question du voyage, à Paris, qu'à Saint-Pétersbourg; on sait seulement, et c'est là toute la vérité, que l'empereur doit se rendre, en revenant de Varsovie, à Stuttgard.

La nouvelle répandue encore à Paris de la nomination du grand-duc Michel à la vice-royauté de Pologne, paraît également apocryphe; rien n'a transpiré officiellement à ce sujet; le maréchal Paskewitch reste investi des pouvoirs qu'il tient de la confiance de l'empereur. (*Portefeuille.*)

Nous n'avons pas encore de détails sur le débarquement des troupes alliées à Lisbonne; des lettres antérieures à cet événement représentent la situation du pays sous les couleurs les plus sombres. Toutes les ressources dont pouvait disposer le gouvernement étaient épuisées, et le prix des denrées à Lisbonne augmentait dans une proportion effrayante. Les billets de la

---

FEUILLETON DU JOURNAL DE LA HAYE, 29 AVRIL 1847.

CLARISSE HARLOWE.(*)

...quand bien même M. Remords, d'un pied boiteux, se... ...âme hermétiquement fermée, cette lettre, où se bras... ...pacs contraires à mon repos, suffisait à me pousser à tous les ... décidément je hais cette femme autant que je l'aime! Je la ... elle tient sa lampe allumée nuit et jour, parce qu'elle est la ... sages, parce qu'elle se méfie par instinct des *vierges* fol... ...pour sa hauteur, pour sa présomption, pour son intelligence, ... et parce que j'en suis venu à n'être plus rien, même dans ... la belle dame, vous croyez peut-être que la violette porte ... pour moi que pour vous, et c'est peut-être pourquoi vous me ... ton du roi Cambyse! Ah! vous renoncez à moi, un fils d'An... ...avec un plan de vie dans lequel vous comptez pour rien Love... ...et vous me forcez à engendrer ma propre destinée avec tant de ... bien, soit! miss, vous verrez que j'ai du sang dans les veines; de ... publique et privée, je te condamne au célibat, fille ingrate; ... feuille de saule, toi qui étais naguère la tige la plus élevée du ... vas vivre, tu vas languir, tu mourras dans la peau detendue ... fille, aussi ennuyeuse qu'un cheval ruiné; tu seras traînée ... *carrosse* attelé de *vieux* chevaux, que conduit un *vieux* ... de *vieux* laquais mariés à *deux vieilles* servantes; tu ... couchée dans un *vieux* lit et sous un *vieux* baldaquin, tu chan... ...voix chevrotante une quantité de *vieilles* chansons arrangées ... d'amour, tu liras tout à l'aise de *vieux* livres, de *vieux* ser... ...l'aumône à de *vieux* pauvres; ainsi tu iras pas à pas, clo... ...sur ta canne à bec-de-corbin, jusqu'à la troisième ou ...

...toi, devenir la comtesse Lovelace! j'aimerais au... ...contre un lacet de soie. Qui? toi, pédante, profiter de cette permission ecclésiastique signée; *Edmond, par la permission divine*, LORD ÉVÊQUE DE LONDRES! Me prends-tu donc pour un petit-maître de Mandragore, ou pour un Kerne d'Irlande? L'heureuse pancarte, cependant, qui te permettrait de te coucher honnêtement, *en quelques temps de l'année que ce soit*, avec J. E. Robert Lovelace; *garçon* de la paroisse de *Saint-Martin-des-Champs*! Oh! que non pas! tu me résistes, c'est bien fait; mais moi, cela est net, je veux châtier une obstinée, et si, par malheur pour toi, tu consentais enfin à ma passion, fi donc! je ne voudrais pas abuser à ce point du SCEAU DU VICAIRE GÉNÉRAL ET GRAND OFFICIER DU DIOCÈSE DE LONDRES! *Deux épées en croix*, Belford, pour témoigner, sans doute, que le mariage est un duel de chaque jour, et au-dessous de ces épées *trois lions*, ce qui veut dire: « Pauvre mari, arme-toi d'un triple airain, » et pour compléter l'emblème conjugal (qui croirait jamais le lord évêque jovial à ce point-là?) *trois cornes*! Lord évêque, crois-moi, place cette couronne sur ta tête, bon lord!

Les drôles d'hiéroglyphes, ce sceau conjugal de l'évêque de Londres! Les maîtres du blason s'expriment ainsi: deux lions de *gueules* en sautoir, un chevron de *sable* entre trois cornes, et trois lions *rampants*; mais pour être de *gueules*, les lions ne me paraissent pas plus doux, et pour être *rampants*, ces trois encornés ne me semblent guère plus consolants. Reste le bâton pastoral. Au moins ce bâton est un emblème d'espérance; l'espérance de vous corriger, ô femmes! agréable défaut de la nature! Les anciens évêques appelaient ce bâton-là *regnum*; les maris de la France ont tiré de ce *règne*, de ce bâton recourbé, le verbe expressif *crosser* sa femme; tu vois que je ferais un étymologiste au besoin.

Allons, va! l'abîme appelle l'abîme! Si je fais le mal, je veux le graver sur l'airain; je veux placer enfin au sommet de l'édifice le bouquet de ce château en Espagne que je construis avec tant de malice et de génie. Tu veux bâtir? commence donc par tracer ton plan, et par t'en rendre compte; fais ensuite le calcul des frais de construction, et si l'emplacement, l'architecte et l'ouvrier te conviennent, ne t'arrête plus que ton palais ne soit bâti. Voilà ce que j'ai fait; *in hâc spe vivo*. Je suis le Palladio, le Scamozzi, l'Inigo Jones de mon intrigue, et si mon château croule, tant pis pour moi! Mais cependant lâchez-moi du câble, jusqu'à ce que ma passion, comme une baleine traînée sur le sable de l'Océan, soit assouvie par ses propres efforts, ou bien jusqu'à ce que l'enceinte superbe qui contient mon âme inflexible soit tombée en lambeaux.

Donc, à Londres! et quoi faire le reste? je vivrai tant que j'aurai à vivre, c'est ce qu'il y a de sûr. Les vents sont favorables, à Londres! si je veux ranimer mes bravades et ma verve amoureuse; à Londres enfin, dans la tanière du vice, si je veux faner tout à l'aise cette fraîche fleur d'amour! Une fois là, ma conscience me dit que je saurai bien remettre la tête de la victime dans le giron de mes furies, et alors... regarde-la tomber comme une brillante exhalaison d'un soir d'été. C'est dommage! « Mais que veux-tu? Hal, c'est ma vocation, mon ami, et ce n'est pas pécher que de suivre sa vocation (1). »

Lovelace à Belford.

Londres.

Cette fois, elle ne m'échappera plus comme du vif-argent, je tiens ma proie; j'ai ramené l'agneau dans *la maison du meurtre*, comme disait Tomlinson. Plus de colline d'Hampstead, plus de dame Moore et de miss Rawlings, plus rien de champêtre, nous voilà replongés dans *l'abominable maison*, et en attendant que le bon Dieu fasse prospérer ce début, ma reine du Lait et de la Crème est redevenue la commensale de la Saint-Clair. O mon agneau! tu dois trembler de te voir en sûreté dans la caverne du loup. Maintenant qu'elle projette, qu'elle complote, qu'elle manigance tout à son aise, nous serons à deux de jeu, et au moins aura-t-elle toute la gloire de sa résistance; qu'en dis-tu? c'est justice qu'une belle personne ne doive qu'à elle-même toutes ses conquêtes. Elle est là, renfermée dans la chambre *grappe de raisin*, dans la chambre de retraite; j'y vais faire porter les bassins d'argent remplis d'eau rose et de fleurs.

Donc la somme est payée, les traîtres sont d'accord; je vais savoir enfin s'il est vrai que j'ai mal interprété l'énigme. Je triomphe! ou tout au moins j'ai dans mon cœur de grands présages de succès.

Ne va pas croire cependant que, pour la ramener... là, j'aie employé la force ou la violence; fi donc! je suis de l'avis de ce meurtrier qui réveille sa victime avant de l'égorger; « il dirait à son réveil que nous l'avons frappé en lâches! » Mon autorité a suffi cette fois encore pour diriger cette volonté rebelle; miss Harlowe a remis le pied sur le noir rivage, *littus iniquum*, parce que je l'ai voulu absolument, c'est vrai, mais aussi parce qu'elle y a consenti. Au reste, j'étais dans mon droit, même si j'avais employé la contrainte; tu verras, en effet, dans les chartes de ma maison, un parchemin du roi Henri II, qui accorde à l'un de mes ancêtres et à ses hoirs licence d'embastiller, de créneler et de machicouler ce que bon lui semblera: *licentia batellare* (sic), *kernellare et machicolare*. Qui donc oserait m'accuser de forfaiture cette charte à la main?

(*) *Journal de La Haye* d'hier.

(1) *Henri IV*, 1re partie.

banque étaient descendus à moitié de leur valeur, et encore les changeurs refusaient-ils de les prendre, nonobstant le décret de la reine. On disait même que la banque avait été obligée de fermer ses comptoirs, et que les directeurs, craignant des vengeances des agitateurs, s'étaient réfugiés sur un bâtiment de guerre anglais. Dans les campagnes environnantes la détresse était aussi très-grande; partout on ne voyait que désolation et misère.

Nous avons parlé, d'après les journaux de Bruxelles, de la dissolution des chambres belges, comme d'un fait possible et même probable. Un journal ministériel, le *Courrier d'Anvers*, dit qu'on lui écrit de Bruxelles, qu'il y a tout lieu de croire qu'elle ne sera pas prononcée. Il paraît que le gouvernement ne veut employer aucun moyen extraordinaire pour se maintenir au pouvoir. Il attend tranquillement l'issue des élections biennales du 8 juin.

M. le ministre des finances en Belgique sur une interpellation de M. Lys qui demandait la prorogation de la libre entrée des céréales, a déclaré que le gouvernement présenterait, sous peu de jours, un nouveau projet de loi relatif aux subsistances.

La nomination de M. de Boislecomte à l'ambassade de France à Madrid, parait décidée officiellement. Le poste réservé à M. de Bresson n'est pas encore connu; mais on assure que le choix du nouvel ambassadeur à Madrid est dû autant au souvenir de ses services à Berne et autrefois à Lisbonne, qu'à l'intercession et aux instances réitérées de Sa Majesté la reine Christine qui, dans les circonstances actuelles, a paru surtout frappée de l'urgence déjà reconnue par le gouvernement, d'accréditer près de Sa Majesté la reine Isabelle II, un agent diplomatique de premier ordre, à la place d'un simple chargé d'affaires.

Le *Portefeuille* qui nous apporte cette nouvelle ajoute :

«Le remise des lettres de créance faite à Sa Majesté la reine Isabelle, par M. le duc de Glucksberg, lui conférait plus que l'*intérim* des affaires de l'ambassade; M. le duc de Glucksberg se trouvait investi dès lors des attributions et du titre d'envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire à Madrid. Mais ce rang élevé pris tout à coup par le jeune et habile diplomate, avait d'abord passé pour un malentendu, pour une fausse interprétation des dernières dépêches de S. E. le ministre des affaires étrangères; quoi qu'il en soit, la surprise causée par une remise officielle de lettres de créance par M. le duc de Glucksberg, avait été générale, et elle n'était pas de nature à aider la politique française. Aujourd'hui tout commentaire doit cesser sur l'état de l'ambassade. La nomination de M. de Boislecomte, si elle se confirme, nous semble de la part du cabinet un acte habile; l'*intérim* dont nous nous plaignions dernièrement va cesser, et le provisoire qui, à Madrid plus qu'ailleurs, est si nuisible à l'action de notre diplomatie, fera peut-être place à une politique que M. de Boislecomte pourra aujourd'hui relever, et qu'il est aussi apte à conduire que M. le comte de Bresson.»

La *Patrie*, dans ses *Tablettes Politiques*, s'exprime ainsi sur la nomination de M. Boislecomte :

«M. de Boislecomte est nommé ambassadeur de France près la cour de Madrid. Cette nomination est due, dit-on, aux instances de la reine Marie-Christine, qui s'affligeait que le cabinet des Tuileries en fût réduit à expédier des conseils à Isabelle par l'organe de M. de Gluksberg, dont l'inexpérience laisse le champ libre à l'activité et à l'habileté de M. Bulwer. M. de Bois-le-Comte est un homme d'esprit et un diplomate de la vieille école, il est laborieux, capable, il a des manières insinuantes et un esprit pénétrant. Il s'ennuyait fort à Berne, où il n'y a ni cour ni cercles du grand monde; il sera charmé, sans doute, d'aller à Madrid. Mais grâce aux fautes qu'on a commises, et au terrain que le cabinet des Tuileries a perdu à la cour d'Espagne, M. de Bois-le-Comte risque fort de remplir une mission plus pénible que glorieuse pour lui. La reine, les puritains et les progressistes lui feront un accueil dont il n'aura pas lieu d'être flatté.

Quoi qu'il en soit, le poste qui vient d'être donné à M. de Bois-le-Comte, tout difficile qu'il est, n'en était pas moins ambitionné par d'autres, notamment par M. Napoléon Duchâtel. On assure que le choix qui vient d'être fait par la cour et approuvé par M. Guizot, a profondément irrité M. le ministre de l'intérieur, qui aurait vu dans l'élévation de son frère au rang d'ambassadeur un acheminement pour lui-même au titre de ministre des affaires étrangères. Le dissentiment qui existe depuis plusieurs mois entre les deux membres les plus influents du cabinet ne pourra qu'en être aggravé.»

On apprend que le saint-siége publiera dans quelques jours une déclaration où sera discutée la question du mariage de l'infant don Enrique avec dona Elena de Castellar, de sorte qu'on peut s'attendre prochainement au mariage de ce couple. Il n'est pas probable qu'on attende une réponse de Madrid, comme l'a proposé le chargé d'affaires d'Espagne à Rome.

Le cardinal Ferretti, légat d'Urbino et de Pesaro, ayant appris qu'on refusait à Fano de se soumettre aux ordres qu'il avait donnés relativement à la libre exportation de toute espèce de céréales, est monté à cheval et s'y est rendu lui-même à la tête de plusieurs centaines de soldats et avec deux pièces d'artillerie; cette démarche a tellement imposé aux émeutiers qu'ils ne se sont plus opposés au départ des convois de blé. En revanche, Mgr Rusconi, délégué extraordinaire d'Ancône, a défendu tous les envois de blé d'un endroit à l'autre, et a décidé que tous les approvisionnements devaient être regardés comme propriété du gouvernement, qui en fixera le prix dès qu'il en aura besoin. Cette atteinte aux droits de la propriété particulière a provoqué des plaintes et un grand mécontentement de la part des marchands de blé.

Nous lisons ce qui suit, au sujet des troubles qui ont éclaté à Berlin, dans une correspondance particulière adressée de Berlin, le 23 avril, à l'*Observateur* :

« Hier au soir, à huit heures, une foule compacte stationnait sur la place du Château, sous les fenêtres du roi. Il n'y a eu aucune démonstration hostile, aucun cri séditieux de proféré. Passant le pont de la Sprée et voulant entrer dans la Königstrasse, je trouve cette rue fermée par un piquet de cuirassiers à cheval. Vainement je dis à l'officier que je ne désire que rentrer chez moi. « Faites un détour, ou bien prenez un *droschke* (une vigilante), me répondit-il, nous ne laissons passer que des voitures. »

» J'ai tâché de suivre les conseils de l'officier, cela n'était pas facile. Dans la Heiligengeiststrasse, où j'arrive par une petite rue latérale, des ouvriers et des enfants se précipitent au-devant de moi, fuyant devant les cuirassiers qui les chargent. J'apprends que l'on se bat sérieusement aux environs de la place d'Alexandre. A dix heures, des blessés arrivent du même côté. Le fort de la lutte a été dans la Franckfurterstrasse. Là, un sous-officier s'avance vers la foule, la baïonnette baissée. Un homme du peuple tire un pistolet de sa poche et lui crie : Si tu avances, tu es mort ! Le sous-officier n'en tient pas compte, le coup part, il tombe. On le dit mort. Dans la Burgstrasse, un homme du peuple a eu la tête fracassée d'un coup de sabre.

» A minuit, l'agitation se calme quelque peu. Un étranger qui cherchait son chemin, a pu traverser alors la Koenigsstrasse. Mais le bruit se répand que les émeutiers, chassés de la Kœnigsstadt, sont allés envahir les villages environnants. En effet, des paysans arrivent de Friedrichsfeld, de Weisssensée, pleurant et demandant du renfort. Des troupes partent pour ces localités à une heure de la nuit.

» A deux heures, on n'entend plus rien, si ce n'est le piétinement des chevaux sur le pavé et les cris des sentinelles.

» Ce matin, mieux avisée, l'autorité fait occuper de bonne heure le *Marché neuf*. Un fort détachement d'infanterie du régiment d'Alexandre tient la place et protège les vendeurs. Les habitants de Berlin font leurs achats de provisions comme au milieu d'un camp.

» La ville, surtout dans la Kœnigsstadt, est toujours dans une certaine agitation. Des patrouilles de cavalerie circulent partout.

» On affiche une proclamation non plus de la police, comme hier, mais du conseil de la ville et du bourgmestre. Cette proclamation parle d'excès graves et exprime les craintes les plus sérieuses. Elle conjure les bourgeois d'aider l'autorité à réprimer les désordres. La ville aurait fait de son mieux pour alléger la misère, etc.

» Aux portes de la ville qui s'ouvrent sur le Vaigtland, pépinière de vagabonds et de malheureux prolétaires, des canons sont braqués depuis hier. »

La *Gazette universelle de Prusse* du 24 mande que tout est rentré dans l'ordre.

La recette nette de péage du Sund s'est élevée, dit-on, l'année dernière à 1 1/2 million de thalers. La faible diminution de quelques droits, loin de diminuer la recette, n'a fait qu'augmenter le transport des articles qui ont subi cette réduction. Le commerce de la Baltique est toujours paralysé par ce péage, et la Prusse, en particulier, n'a rien gagné par le traité qui a été modifié en 1818. Cependant, après la Russie, c'est la Prusse qui fait le plus grand commerce par le Sund.

Dimanche prochain aura lieu l'ouverture de la *Maison des Bains* à Schéveningue. Les améliorations qui y ont été apportées par les soins de la régence de La Haye, sont de nature à ajouter encore à la bonne tenue et au confort qui a toujours concouru à établir à l'étranger la réputation de ce bel établissement. Tout fait espérer que la saison des bains sera très-brillante cette année et attirera un grand concours d'étrangers. Les courses de chevaux qui auront lieu le 5 juin à Scheveningue donneront une nouvelle activité à ce charmant village. Déjà dans le courant de la semaine prochaine, on attend dans les *boxes* des écuries ... gisés J. Waterreus six chevaux de la Société de Velzen pour l'amélioration de la race chevaline qui doivent concourir aux courses prochaines. L'hippodrome est presque entièrement achevé; toutes les hauteurs qui ... la vue ont été aplanies et les améliorations qu'on a apportées au terrain ... rène ont obtenu l'approbation des personnes expertes en pareille matière.

Emancipation des esclaves en France.

Il est rare qu'une pétition soulève de bien vifs débats à la chambre des députés de France. Il y en a une cependant qui vient d'occuper deux séances, dont la dernière, celle d'hier, a été très-animée. Il s'agissait d'une demande relative à l'émancipation des noirs dans les colonies. M. Ledru-Rollin a ... charge des propriétaires d'esclaves, des faits atroces que ... livet, délégué des colonies, a en vain essayé de nier. M. le ministre de la marine lui-même n'a pas osé en contester l'... de, et M. Dupin, procureur général à la cour de cassation, est venu confirmer tout ce qu'avait dit M. Ledru-Rollin sur la manière déplorable dont la magistrature coloniale comprend ses devoirs, lorsqu'il s'agit de punir les excès des maîtres envers les esclaves. Malgré l'opposition de M. le ministre de la marine qui demandait l'ordre du jour, la chambre a ordonné le renvoi de la pétition au président du conseil, au ministre de la marine et au garde des sceaux.

Bien que le cabinet français ait obtenu une majorité ... voix sur la proposition de M. de Rémusat relative aux incompatibilités, cette question n'en est pas moins une de celles qui ne peuvent tarder à recevoir une solution dans le sens de la proposition. Les journaux conservateurs eux-mêmes conviennent que la force de l'opinion publique sur ce point est telle qu'elle forcera la main à la majorité dès que la question se représentera devant la chambre. Ainsi nous lisons dans *le Portefeuille*, l'un des organes les opinions conservatrices ne peuvent être mises en doute :

« Ceux qui ont voté le plus résolument contre la proposition et les fonctionnaires même, proclament ou conviennent qu'il faut prendre sur la question une mesure législative avant la fin du mandat de la chambre. M. Desmousseaux de Givré a assurément fait ses preuves comme plus que conservateur ... fort net à la tribune « que la majorité était rajeunie, et que les questions de réforme, qui répondaient à une appréhension légitime du pays, avaient passé des bancs de l'opposition sur ceux du parti conservateur. » Des membres aussi anciens, aussi ... lus du parti, disaient hautement dans l'hémicycle : « Nous avons voté cinq fois dans cette question contre notre opinion, nous allons voter encore, mais c'est la dernière. »

Nous donnons ci-après le résumé de la séance du 28 ...

M. Ledru-Rollin rappelle que l'objet de la loi de **1845** était de préparer l'émancipation par des moyens transitoires et préparatoires. Les gouverneurs et les directeurs et les conseils coloniaux ont toujours résisté aux tendances des lois de **1845**. Les mauvais traitements ont encore ... gné ce mauvais vouloir. Un directeur a vendu un homme libre ... acheté en ayant connaissance de cette liberté. Un commissaire ... frappé une femme enceinte, et une longue trace de sang est restée sur le sol. Le clergé lui-même, qui en France désire généralement l'émancipation, résiste avec force dans les colonies aux effets des lois que la ... votées.

Plusieurs arrêts de la cour de cassation ont établi que les enfants de la femme devenue libre étaient libres avec elle. Les tribunaux des colonies rejettent cette jurisprudence. Il faut faire des procès; la liberté des ... est déclarée litigieuse; les avocats, créoles pour la plupart, refusent ... pressé leur saint ministère.

Une vieille mère est fouettée jusqu'au sang; et sur qui rejaillit ... Sur les mains de son propre fils, qu'on obligeait à tenir sa mère.

Vingt-neuf coups de fouet ont été appliqués à une femme enceinte de cinq mois; la femme avorte, elle perd une partie de ses dents, le propriétaire de l'esclave est traduit en police correctionnelle et ... à quinze jours de prison.

Une autre pauvre esclave est fouettée de manière à ce que les lambeaux de sa chair sont arrachés. On verse une composition corrosive sur les plaies.

Un petit nègre vole des fruits; le propriétaire surprend l'enfant, prend un canif de sa poche, coupe l'oreille du jeune voleur et le force à ...

Ce matin même, il pouvait être dix heures à l'horloge de notre village, une lourde berline aux armoiries splendides qui s'étendent sur un manteau de pair, légèrement traînée par quatre chevaux couverts d'or et d'écume, s'arrête à la porte, ordinairement si paisible, de la dame Moore. Deux valets de pied, bâtis et vêtus comme des seigneurs, la canne à la main, le bouquet au côté, se précipitent à la portière de cette voiture, et le marche-pied tombe à grand bruit sous les pieds des deux plus nobles dames qui aient jamais daigné s'arrêter devant une des maisons garnies de cet asile champêtre et sentimental.

Aussitôt tout le village, qui sait notre histoire, se précipite au-devant de lady Lawrence et de miss Montaigu; ce sont-elles! les voilà! chacun les reconnaît sans les avoir jamais vues; lady Lawrence est étincelante de diamants de la plus belle eau, car au moins ne faut-il pas que ses bijoux rougissent pour elle; sur ce noble visage, vigoureusement fardé (c'est le droit d'une si grande dame), se montrent encore les restes énergiques d'une beauté fière et hardie; la dame marche comme une duchesse, elle pose le pied avec une fermeté qui lui donne une démarche parfaite dans un panier à demi-cercle, et le grand air d'une femme de cour accomplie. Elle porte une robe de velours à ramage, des manchettes à trois rangs, un hérisson du meilleur goût, des pointes et des falbalas de la bonne faiseuse. Evidemment c'est là une douairière aussi honnête qu'on la pourrait choisir entre dix mille, et qui ne manque pas plus à sa prière du soir et du matin que la première dame venue de Windsor, sans vouloir dire du mal de personne. La jeune fille qui offre son bras à lady Lawrence, miss Montaigu, ma jolie cousine, paraît, au premier abord, douce et polie comme une orange, et tirant un peu sur sa teinte jalouse; elle est vêtue à la mode de demain, avec une recherche pleine d'élégance, de grâce et de bon goût.

Figure-toi une robe à fond d'or, découpée et brodée en argent, les parements tout brodés de perles, les garnitures et les gants lisérés d'un clinquant d'azur; autant la grande dame porte haut la tête et le regard, autant la jeune fille est timide et réservée; elle vous a des *oui* et des *non* de l'étoffe la plus unie et la plus simple; ses deux sourcils, d'un blond qui tire sur le noir, paraissent arqués précisément pour soutenir toute espèce de coiffure en point de Venise, attachée par des épingles à tête d'or. La suivante de ces dames me rappelle la *petite paysanne Jaquinette*, naïve Hébé, née sur leurs terres, on dirait une jolie mariée de la Cité, au moment où sa bonne mère va la glisser entre deux draps; rien n'est plus fin et plus frais que ce printemps blond, vêtu d'une robe assez courte, un peu bouffante, panachée de flammes roses, et qui se presse, rougissante, derrière sa jeune maîtresse.

Regardez-moi ces trois drôlesses, trois fins oiseaux de divers plumages, non pas avec des yeux clairvoyants, mais avec des yeux éblouis : qui donc reconnaîtrait à ces marques mon Mercure femelle, mon ambassadrice de joie, la bonne madame Accoste, messagère de Cupidon, et sa fille Dorothée, et sa nièce Panny abaissant la timidité gracieuse de sa double paupière sur sa joue empourprée de pudeur ?

Or, j'ai loué ces trois futées matoises pour toute la journée (ce jour sera lugubre pour quelqu'un!) et je les ai harnachées, celle-ci, des diamants de ma tante, celle-là, de l'habit neuf de ma cousine, et la soubrette, de cette rougeur virginale. Ah! quand je m'y mets, je fais bien les choses. J'ai pris les parures de ma tante chez son joaillier, j'ei emprunté à son carossier notre beau carosse de l'hiver prochain, les gens de lady Lawrence sont les miens; j'aurais besoin de son hôtel, son hôtel s'ouvrirait à mon nom, moi l'héritier présomptif! Ces trois dames ont accepté, de tout leur cœur, l'emploi que je leur réservais dans le dernier acte de ma comédie. Tu sais que la vieille dame n'était déjà plus toute jeunette lorsque la reine Geneviève de Bretagne n'était encore qu'une petite fille; dans les jours brillants de sa beauté, cette sorcière, qui est abandonnée aujourd'hui par ses amants, c'est-à-dire par tout le monde, n'a pas échappé aux belles conversations, aux poésies fugitives, aux lettres d'amour et à tout ce qui fait qu'une habile femme apprend à bien parler dans les beaux endroits, et à porter convenablement les diamants et les robes de gala; dans son âge mûr, elle a été la maîtresse de campagne du général D***, qui était un des plus galants seigneurs qui se soient fait battre par les Français en bataille rangée; et maintenant qu'elle ne peut plus vendre ni sa beauté ni sa jeunesse, maintenant qu'elle est devenue la douairière des douairières de l'univers, elle trafique de son esprit et de son amour pour l'intrigue, ce qui au fond a toujours été sa vraie passion.

Quant à la jeune Dorothée, toute modeste que tu la vois, elle te représente un mois de mai précoce qui a fait pousser les plus mauvaises herbes de la prairie; c'est une petite créature folle et effrontée avec laquelle j'ai badiné pendant trois grands mois, et à qui j'ai appris bien des choses, quoique ce fût déjà une moyenne vertu. Grâce à moi, elle s'est procuré une voiture légèrement suspendue par les intrigues et les amours, galant équipage qui semble fait tout exprès pour décontenancer la vertu. Grâce à moi, il y a dans son geste, dans son accent, dans sa parole, quelque chose de plus fin qu'elle n'eût pu l'acquérir dans le pensionnat où je l'ai trouvée; d'après mon conseil elle a supprimé les brimborions et les bagatelles de parures risquées, et cette senteur d'ambre, qui font de ces dames comme autant d'affiches ambulantes; mieux que Polly, mieux que Sally elle-même, ... deux disciples, miss Dorothé a pris les grâces, le ton, la démarche, le maintien d'une jeune personne de qualité. Malheur cependant à qui voudrait entrer en pourparler de faveur avec cette belle! elle est de force à faire tourner la broche à Hercule, à mettre sa massue au feu pour l'attiser.

Et voilà comme, ami Belford, ce pauvre bonhomme de monde ... pe de l'apparence et de l'ornement. L'avocat fait du crime une ... prêtre, d'un mensonge vous fera un acte de foi. Quel vice, je ... mande, n'emprunte pas son masque à la vertu la plus opposée? ... tron porte la barbe du dieu Mars, la jeune femme aux tresses ... ah! touchez d'une main délicate ces tresses blondes, elles ont ... ment d'une tête de mort! Donc tout ce qui paraît est un mensonge, un masque de vérité et de vertu sous lequel se cache ce siècle ... pour faire tomber plus facilement les âmes honnêtes dans son piège. Et cette prudente Clarisse qui va se laisser prendre à l'ornement ...

A peine descendue de sa voiture, lady Lawrence s'est écriée : « Moore, où est *ma nièce* ? que je la voie, que je l'embrasse ! » Et sans attendre qu'on la conduise, elle franchit l'escalier, elle découvre elle-même Harlowe, sa chère nièce, disait-elle, mon enfant (... moi des noms si doux, miss!) j'arrive enfin; me voici, je vous trouve bien vous! Pardonnez-nous d'avoir tant tardé à venir, mais cette fois nous ne vous quitte plus, ma chère enfant. » Puis se tournant vers moi d'un air ... vère et mécontent : « Monsieur mon neveu, qu'elle est belle! ... que vous êtes coupable d'avoir déplu à une personne si charmante! » Et en même temps ma petite cousine Montaigu s'asseyait à la droite de Clarisse, et la prenant par la main : « Permettez-moi, a-t-elle dit d'une voix douce voix, permettez-moi, miss Harlowe, de vous demander une place dans votre amitié et dans votre estime. » Clarisse hésitait, elle regardait alternativement, sans méfiance, il est vrai, mais aussi sans trop de sympathie, tantôt ma tante, tantôt ma cousine; on eût dit qu'elle devinait sous les tendresses de Dorothée, la fraîche catin qui contrefait l'innocence, et sous les diamants de madame Porte-Conte, la vieille sempiternelle qui joue un rôle appris de longue main; en ce moment, j'avais peur, car pour un regard, pour un mot, pour un geste, pour un accent, elle vous démasquait ce crime revêtu d'écarlate, ce crime déguisé sous la courtoisie. Ah! tu ne saurais croire mon incertitude et ma joie, et combien cela est divertissant de dérouter un badinage par un autre badinage!

Cependant, quand je vois ma Clarisse tenue en respect par ces dames, je me jette à ses genoux, je lui demande grâce et pardon.

nègre était accusé d'avoir empoisonné un bœuf. On fait l'animal et on la suspend au cou de l'esclave soupçonné ; jusqu'à ce que la putréfaction dut en délivrer le jeune que les miasmes respirés par l'esclave, l'ont con-

personne ne veut de l'émancipation, et le gouvernement se samment à cette déplorable disposition. L'orateur serait d'avis brusquement à l'émancipation, qu'on imitât l'Angleterre, aux demi-mesures. Cette puissance elle-même a déclaré des possessions françaises sont plus avancés en civilisation que ne l'étaient les siens au moment de l'abolition. Qu'on les Barbades, les Antilles, on verra les bons effets de ; on verra que les esclaves affranchis ne vivent pas dans le la misère.

Rollin s'élève avec énergie contre la composition des tribunaux pas produire une condamnation. Les hommes généreux eux- pour les colonies, deviennent durs et presque sauvages; des institutions qui régissent ces pays.

ces institutions, s'écrie l'orateur. Il faut que le gouverne- main à l'exécution de la loi de 1845, loi qui était le vœu de chambre.

de la marine, vous devez dire aux créoles : Il faut exécuter l'opinion publique qui m'assiége, qui m'excite, me forcera la chambre l'abolition immédiate.

la position insupportable de l'esclave ; si l'esclave est con- état sera immuable et définitif, il se révoltera ; il aura le ter ; il l'a même déjà...

Messieurs, en vous citant un refrain terrible d'une chanson *vapeurs d'où sort la foudre, sont formées par les pleurs*

les accusations de M. Ledru-Rollin d'infâmes calomnies de rapports d'un gouverneur et desquels il résulterait n'a lieu dans les colonies. L'orateur parle au milieu du enfin la tribune.

ministre de la marine, déclare que l'exécution sincère et de 1845 suffit pour le moment aux colonies. M. le ministre faits énoncés par M. Ledru-Rollin ; mais il y voit les effets du nature humaine, désordre qui, sous une autre forme, se ma- notre propre pays. Il regrette cependant que des faits aussi qu'a déroulés M. Ledru-Rollin aient été portés à cette tri- pareilles horreurs se reproduisaient, le gouvernement n'hésite- prendre les mesures les plus énergiques.

magistrature, elle a été calomniée. Il y a des hommes très- impartiaux. M. le ministre a eu sous les yeux, dans plu- circonstances, un clergé qui donnait les exemples les plus méritants ...bles.

a paru s'étonner des faits plus qu'affligeants qui ont été tribune; mais pourquoi, Messieurs, aurions-nous une tribu- pays placés sous votre administration sont éloignés, plus votre doit être grande, plus la main de la justice doit s'étendre. On que si de pareils faits se reproduisent, le gouvernement sé- Messieurs, est-ce que les crimes aux colonies ne sont punis ? On ne connaît pas trop la jurisprudence des colonies; connaissons les faits que par les révélations des journaux. Mais nous qui nous mettent au courant de cette jurisprudence; ainsi, que les jeunes enfants puissent suivre leur mère quand elle a fallu des arrêts pour décider cette question.

sont dérisoires en comparaison de l'excès des sévices. Les mal composés. Sur les magistrats créoles, presque tous sont d'esclaves ; ils sont donc juges et partie.

que la magistrature coloniale fût placée sous la surveillance garde des sceaux et qu'elle ne fît pas son stage sur les lieux.

rapporteur, persiste dans les conclusions de la commis- qu'il faut que la morale publique outragée soit vengée. Il deman- renvoi de la pétition au président du conseil et au ministre de

...rrot blâme M. le ministre de la marine d'avoir conservé domaniaux, appartenant à l'Etat. Ces esclaves n'étant pas af- un mauvais exemple venu de haut qui aggrave la position malheureux.

... L'administration de la marine n'a pas perdu un moment l'affranchissement des esclaves dont on vient de parler. La se souvenir que mon administration avait pris l'engagement ner ces esclaves que dans l'espace de cinq ans. Il y avait 496 aujourd'hui 126 ont été affranchis.

de Lasteyrie prétend que le nombre des esclaves domaniaux 200.

renvoi au ministre président du conseil et à M. le ministre de prononcé.

demande aussi le renvoi au garde des sceaux. — Adopté.

est levée au milieu d'une grande agitation.

avoir lieu la discussion relative à la demande d'un million pour

Affaires d'Angleterre.

Londres 24 avril.

On ne s'entretient dans la Cité que de la majorité de 372 contre 47 qui vient d'obtenir le projet du gouvernement sur l'enseignement primaire. On savait que le projet passerait, mais on ne s'attendait pas à une majorité aussi considérable. Les anglicans, les wesleyens et les catholiques romains ont tous soutenu le projet, qui n'a eu contre lui, en définitive, qu'un certain nombre de libéraux et ceux que nous appelons les représentants extrêmes du principe protestant.

Bien que le projet soit de peu de conséquence en lui-même, il a eu ce résultat qu'une transaction s'est fait entre les modérés de l'église établie et des non-conformistes. La plupart des chefs des non conformistes qui ont parlé dans la discussion, ont admis le principe, jusqu'à présent fort combattu, de l'intervention de l'Etat dans l'éducation. D'un autre côté les anglicans ont concédé aux non-conformistes le droit de participer aux subsides de l'Etat avec le privilége de faire enseigner dans leurs écoles leurs principes religieux. Cette transaction conduit nécessairement à l'établissement d'un système d'éducation laïque donné par l'Etat qui laisserait aux parents le soin de pourvoir à l'éducation religieuse de leurs enfants.

On a reconnu que le système, nommé ici volontaire, qui abandonne aux particuliers l'établissement des écoles, est inefficace ou tout au moins très-insuffisant ; l'intervention de l'Etat devient donc une nécessité à laquelle tout le monde paraît préparé.

Dans la dernière séance lord John Russell s'est vivement défendu contre l'imputation d'avoir trompé les catholiques romains. Il a nié formellement qu'il aurait fait aux wesleyens la promesse de ne point admettre les catholiques à participer aux subsides. S'il n'est pas question des catholiques dans le projet, c'est par la seule crainte de compromettre le sort du projet de loi, car lord John Russell était persuadé que la chambre aurait rejeté les subsides proposés pour les catholiques.

Sir Robert Peel a appuyé le projet, mais il a saisi cette occasion pour manifester envers les catholiques des sentiments plus libéraux que lord John Russell. Son discours a été ce que nous appelons un discours électoral. Il est évident que sir Robert Peel se prépare à défendre avec succès l'eglise anglicane en jetant les bases d'un système conservateur éclairé et libéral. Vous savez que c'est là sa manière. Il va toujours plus loin que ses adversaires, mais c'est afin de sauver ses amis qui, du reste, ne lui en savent aucun gré.

Sir W. Molesworth a fait une motion tendant à introduire dans le projet le système de participation des écoles catholiques aux subsides de l'Etat. Son but est d'embarrasser le ministère, qui a bien admis le principe, mais qui en a renvoyé la réalisation à une époque indéterminée. Sir Robert Peel a déclaré qu'il ne soutiendrait pas la motion, de crainte que le projet ne fût compromis. Il est possible cependant que, dans l'état actuel des partis, cette motion place le gouvernement dans une position critique.

Un grand intérêt s'attache à la discussion qui va avoir lieu à la chambre des lords sur la question irlandaise ; on ne croit pas pourtant que le bill sur les pauvres soit rejeté. Avec cette discussion le ministère verra s'évanouir les dangers qui le menacent ; il restera aux affaires et dissoudra le parlement. (*Indép.*)

Nouvelles d'Espagne.

Madrid, 21 avril.

M. Olozaga a été reçu deux fois par la reine qui lui a fait le plus aimable accueil. De là quelques rumeurs nouvelles tendant à faire croire que M. Olozaga pourrait devenir le successeur de M. Pacheco.

Le général Roncali, nommé capitaine général de la Galice en remplacement du général Villalonga, n'a pas voulu accepter ces fonctions. Il est remplacé par le général Santiago Mender Vigo.

Le bruit court que la suspension des cortès pourrait être bien prochaine.

Le sénat s'assemble aujourd'hui pour recevoir une communication du gouvernement.

Le général Loygorri, comte de Vista-Hermosa, devait entrer en Portugal, à la tête de l'armée d'intervention, mais le général de la Concha ira prendre très-incessamment le commandement de ces troupes. Il serait déjà à son poste sans une sérieuse maladie de sa jeune famille.

Hier M. Olozaga avait eu l'intention d'interpeller le gouvernement sur la question d'intervention en Portugal. Des explications confidentielles qui lui ont été données par M. Pacheco l'ont engagé à s'abstenir de cette interpellation.

Le général Serrano est de retour à Madrid.

Le bruit a couru qu'un courrier arrivé de Portugal a apporté la nouvelle de l'entrée des troupes de Sada-Bandeira à Lisbonne.

Les dernières nouvelles de Madrid annoncent que le désaccord qui s'était manifesté entre le roi et la reine semble avoir presque entièrement cessé. Le roi a paru le soir à la promenade publique, accompagnant à cheval la voiture de la reine.

Le nouveau ministère a été pour la première fois reçu par le roi, qui l'a accueilli avec bienveillance.

Nouvelles et faits divers.

Mardi dernier la commission nommée par le ministre de l'intérieur, en vertu d'une autorisation royale, pour l'examen des élèves de l'académie de Delft, a tenu sa première séance publique, dans laquelle plusieurs jeunes gens ont obtenu le diplôme d'ingénieur civil, et qui a été honorée de la présence du prince d'Orange, protecteur de cet établissement d'enseignement supérieur.

Cette commission est composée du directeur et de quatre professeurs de l'académie, ainsi que de MM. Conrad, ingénieur-directeur de la société du chemin de fer de Hollande ; Cros, premier inspecteur du Rijnland ; Pierson, directeur des fabriques à Amsterdam, et Rose, architecte de la ville de Rotterdam.

— On poursuit activement les travaux aux lunettes du camp retranché aux environs de Bois le-Duc ; plus de 500 ouvriers y travaillent journellement, mais l'élévation des eaux fait craindre une interruption forcée de ces travaux.

— Mercredi dernier une course d'essai a eu lieu sur la partie du chemin de fer de Hollande comprise entre La Haye et Delft. Cet essai a complètement réussi, et l'on pense que cette partie du railway sera bientôt livrée à l'exploitation.

— Le *Handelsblad* annonce que la société qui s'est formée sous la raison sociale Crave et Comp., et qui se propose de faire forer un puits artésien au *Nieuwmarkt* à Amsterdam, vient d'être constituée. Les travaux préparatoires doivent être commencés à l'heure qu'il est.

— Deux navires anglais, l'*Oméga* et la *Caroline*, ont été attaqués par des pirates dans les mers de la Chine, le 6 février ; les capitaines, officiers et une partie des équipages ont été égorgés et les cargaisons pillées. L'opium enlevé sur l'*Oméga* est évalué à 70,000 piastres, la perte de la *Caroline* en opium et argent est de 60,000 piastres.

— On nous signale un fait récent qui mérite d'être connu. Il existe à Saint-Pétersbourg un mont-de-piété établi sur une vaste échelle. Par une disposition récente du gouvernement, cet établissement prêtera désormais de l'argent sur les immeubles ; les formalités à remplir, de la part des emprunteurs, sont simple et peu coûteuses. Leur accomplissement n'exige pas un délai de plus de trois jours. C'est la mise en pratique de la mobilité du crédit foncier.

— La mortalité continue à être grande en Irlande. Dans la ville de Cork, capitale de ce comté, on a enterré lundi dernier 36 morts dans une seule paroisse. Une autre paroisse a eu dans la quinzaine 300 victimes. Dans le Workhouse, la mort continue à faire d'affreux ravages ; dans les autres parties du comté la mortalité n'est pas moins effrayante.

— On lit dans le *Nouvelliste des Flandres*, sous la date du 26 : « Voici un échantillon de la misère qui désole nos Flandres :

» Samedi on a enterré à Oostcamp un homme mort de faim. Hier une personne se rendant à Oostcamp a rencontré un malheureux auquel on administrait les derniers secours de la religion, il était tombé sur le grand chemin épuisé par les besoins. Un peu plus loin la même personne rencontra un cadavre gisant sur le pavé ; c'était encore une victime de la faim ! Enfin hier, la gendarmerie devait, pour ainsi dire, *frayer* le chemin aux promeneurs ; les mendiants circulaient hors la porte Ste-Catherine en colonne serrée et interceptaient le passage. »

— Mercredi dernier, on voyait dans le vitrage d'un magasin d'aunage, à Bruxelles, une affiche ainsi conçue : *A cause de la cherté des subsistances et de la crise actuelle, on vend ici au-dessous des prix de facture, avec une remise, en outre, au bénéfice des pauvres.* Cette idée a eu d'abord un heureux résultat ; les acheteurs se sont portés en foule dans ce magasin, où l'on vendait en effet à fort bon marché ; mais les filous n'ont pas manqué, à leur tour, d'exploiter ce magasin, au moins bienfaisant en apparence, car avant-hier plusieurs pièces d'aunage ont été enlevées par d'adroits voleurs. Depuis lors, l'affiche philanthropique a disparu.

— Un médecin français, qui réside depuis longtemps en Orient, a dé-

---

avec nous, disait ma tante, venez, ma nièce, le lord M*** (le lord !) vous recevra comme sa fille, et si vous l'exigez nous consignerons à votre porte ce mauvais sujet, jusqu'à ce que vous lui accorder en même temps et votre main et son pardon. Jésus est entré, en homme qui va tout doux, le capitaine Tomlinson ... au nom de l'oncle Jules, pour porter les derniers coups. pressée de toutes parts, ma Clarisse s'est attendrie, elle a elle s'est penchée sur *ma petite cousine*, elle a tenu dans de *ma tante*, puis son regard est tombé du capitaine sur a dit... bref, elle a dit qu'elle me pardonnerait peut-être, consentirait à suivre ces dames dans le château de lord M***, pas avant qu'elle ait reçu une lettre de miss Howe, son amie. A ces les douces la joie est revenue sur ces fronts affligés ; lady Montaigu jetée dans les bras de sa bienveillante cousine, le capitaine a crié vi- ma *tante* a tendu la main à son beau neveu, et la conversation n'a plus rempli que d'heureuse union, de réconciliation prochaine, de fêtes, de mariage, de bonheur.

les premiers instants de cette touchante effusion, lady Lawrence madame Moore et elle a déclaré qu'elle ne voulait pas quitter d'un seul instant. « Logez-moi où vous voudrez, ma chère que je ne quitte pas cette enfant retrouvée, je suis conten- nous restons ici, n'est-ce pas, ma nièce Montaigu ? » A répond qu'elle est trop heureuse d'habiter sous le même Clarisse : « mais cependant, ma tante, comment faire pour habits ? car nous voilà en trop grande parure pour habiter une . Voulez-vous que nous envoyions chercher, à votre hôtel, ...?

pourquoi n'irions-nous pas nous-mêmes ? reprenait la tante ; est belle, la ville est proche, nos chevaux s'impatientent, nous fera une promenade, et, d'ailleurs, j'ai dans ma cassette cer- ... Allons, ma nièce Charlotte (avec la permission de notre chère nous hâtant nous serons de retour pour le dîner ! — Eh quoi ! si vite, ma cousine ! reprenait Charlotte avec les plus tendres permettez donc que je reste avec elle, ma chère tante, mon cousin demeurera. — Mais au fait, reprenait lady Lawrence, pourquoi et que ne venez-vous avec nous, ma nièce Clary ? Vous êtes semblez fatiguée ; cette petite course vous fera grand bien, et comme nous sans doute, laissé à la ville plus d'une affaire à terminer ; c'est dit, allons ensemble, ne nous quittons pas de tout le jour ! Nous serons seules dans la voiture, et si ce beau seigneur (montrant ton ami Lovelace) tient absolument à nous accompagner, il montera sur le siége, c'est tout ce qu'on peut faire pour lui ! Vous verrez d'ailleurs qu'il nous conduira beaucoup mieux qu'il ne se conduit lui-même ; mes chevaux le connaissent, car c'est lui qui les a nourris. »

En même temps ma *cousine* et ma *tante* prennent, chacune par la main, la tremblante Clarisse ; elle descend à regret l'escalier de cette maison où elle était en sûreté ; elle prend congé de madame Moore et de miss Rawlings. « A tantôt, disait-elle, je reviens ce soir. » Les voilà en voiture, on part, on arrivera bientôt, à ce train-là. Moi-même je conduisais à grandes guides ces quatre vigoureux coursiers, qu'on eût pris pour l'attelage de Phaéton ; ah ! comme en ce moment je ressemblais aux lutteurs des courses olympiques ! quel char de triomphe j'avais lancé à travers cette plaine sitôt dévorée ! Je te ramenais donc enfin, ma belle captive, tu me revenais librement, à la face du ciel, à travers les peuples qui se rangent pour ne pas être écrasés sous ma roue, ardente comme mon cœur.

J'avais la fièvre ! Tantôt j'aurais voulu arrêter ces quatre monstres, qui couraient au grand galop de ma passion, tantôt j'aurais voulu leur donner des ailes ; je passais de la crainte à l'espoir ; j'entendais, qui parlait à mon âme attendrie, la générosité, cette belle inconnue ; l'instant d'après je me disais : « Courage ! je touche enfin au dénoûment ! »

Sans la voir, je voyais miss Clarisse ; l'esprit de divination qui est en elle s'éveillait peu à peu, d'une façon confuse d'abord, éclatante plus tard ; à chaque tour de roue, je devinais son étonnement, puis son inquiétude, puis ses angoisses ; sa main gauche s'appuyait sur la portière, et cette main était légèrement crispée ; de temps à autre elle penchait sa belle tête pour savoir au moins où nous allions, et je sentais flotter sous son chapeau de feutre les boucles opulentes de ses cheveux. En vain lady Lawrence et miss Montaigu, les yeux brillants comme des yeux de filles, appellent à leur aide le seigneur doux-langage, pour calmer les étincelles de cette âme irritée, déjà Clarisse n'écoute plus rien, elle répond à peine, elle comprend où je la conduis, que dis-je ? — elle le sait ! Miséricorde divine, que fais je en ce moment ? Confier cette enfant à ces femmes, autant vaut charger l'aigle à jeun de garder les colombes contre les vautours affamés ! O mon Dieu ! supprimez de mon cœur ces détestables pensées ! faites que mes chevaux m'écrasent comme si j'étais le chaste Hippolyte ! Grand Dieu du ciel, je vais à ce but où le crime me pousse, malgré le remords, comme fait le voyageur perdu dans un bois épineux ; il brise les épines, il est déchiré par les ronces, il cherche son chemin dont il s'écarte à chaque pas, il travaille, en désespéré, à retrouver le sentier perdu : « Fais enlever, Lépide, ces sables mouvants, car tu te perds ! »

Par des rues sans nom, par des carrefours honteux, dans un dédale de fange, nous arrivons !... nous arrivons à la porte de la maison infâme ! Quand elle a reconnu ce seuil redouté, miss Clarisse a pensé s'évanouir, et plût au ciel ! « O mon Dieu ! s'est-elle écriée les mains jointes, que se passe-t-il donc ici ? qui suis-je ? où suis-je ? et qui donc êtes-vous, mesdames ? » — J'avais rendu les rênes à mon cocher, et je me tenais à la portière. « Chère miss, ai-je dit, ne craignez rien ! j'ai cru bien faire de venir jusqu'ici, pour prendre les effets que vous avez laissés dans votre appartement (elle était pâle à faire peur) ; mais, je vous prie, calmez-vous, il n'est pas nécessaire le moins du monde que vous descendiez de voiture ! — Eh non ! eh non ! reprenait lady Lawrence ; mais cependant, chère nièce, comment donc se fait-il que même les portes et les croisées de cette maison vous soient à ce point odieuses ? J'ai bonne envie d'entrer, moi qui vous parle, pour prendre une tasse de thé, et surtout pour vous faire honte de votre poltronnerie ; mais tenez, voici ces dames elles-mêmes qui viennent nous en prier. »

En effet, Dorcas et la Saint-Clair arrivaient, la joie sur le visage. « Ah ! chère dame, vous voilà ! Ah ! que nous sommes heureuses de vous revoir ! — et comme mes deux nièces vont être ravies ! disait l'infâme ; mais ne nous ferez-vous pas l'honneur d'entrer une dernière fois dans mon humble maison ? »

Au seul aspect de cette femme, la pauvre Clarisse avait retrouvé, plus vives et plus profondes que jamais, toutes les répugnances de ses nobles et honnêtes instincts. Elle s'était replongée dans la voiture, elle poussait de sourds gémissements ; le public du quartier, dont les yeux sont toujours ouverts sur cette maison décriée, se réunissait déjà par petits groupes de trois ou quatre curieux. « Ah ! ma chère, s'est écriée lady Lawrence, nous attroupons la foule, et votre douleur nous donne en spectacle ! Fi donc ! Donnez-nous asile dans votre parloir, madame Saint-Clair, et vous, ma nièce, venez, ça me regarde, appuyez-vous sur moi, et donnez la main à Charlotte. » Puis à voix basse : « Allons, courage ! voulez-vous bien ne pas trembler comme cela ! le temps de prendre vos harbes et de redescendre, voilà tout ! »

(*La suite à demain.*)

couvert un moyen d'éviter la peste en inoculant un vaccin particulier comme cela se pratique pour la petite vérole.

— Une correspondance dit que des troubles ont éclaté à Ancône et à Faenza. Dans cette dernière ville, le curé du faubourg a été tué à coups de couteau par le peuple. On ne précise pas la cause de ces troubles.

— Le *Thieltenaer* nous apprend que *la femme* du garde-champêtre de Caneghem (Flandre occidentale) se mêle de faire des arrestations : elle a arrêté le 23, dit la feuille de Thielt, un jeune homme qui était signalé comme réfractaire et qui, portant le costume ecclésiastique, prétendait faire ses études théologiques dans le petit séminaire de Besançon.

— On écrit d'Odessa, 2 avril :

« Le gouverneur général vient d'assembler les principaux négociants de cette ville pour leur donner lecture d'une lettre de S. M. I. Dans cette lettre, l'empereur repousse les bruits qui ont été répandus il y a quelque temps, sur l'intention qu'on lui prêtait de s'opposer à l'exportation des céréales. Vivement affligé des malheurs qui frappent certaines parties de l'Europe, par suite de l'insuffisance des grains, il n'a jamais eu la pensée de prendre des mesures prohibitives à l'égard de l'exportation des céréales ; il a fait, au contraire, les recommandations les plus vives aux gouverneurs des provinces de son empire pour qu'il n'y fût apporté aucun obstacle. Il espère que les négociants d'Odessa sauront apprécier les sentiments d'humanité qui l'ont guidé, et qu'ils voudront s'y associer en maintenant le prix des blés à un taux raisonnable. Le gouverneur général a invité les négociants à vouloir bien lui remettre une réponse qu'il fera parvenir à Saint-Pétersbourg. »

— La grande-duchesse de Mecklembourg-Schwerin, mère de Mme la duchesse d'Orléans, attendue depuis plusieurs jours à Bruxelles, y est arrivée avant-hier soir, venant d'Allemagne et se rendant à Paris.

— Les courses qui ont eu lieu, dimanche dernier, au Champ de Mars, ont été marquées par un accident qui aurait pu avoir des suites très-graves, mais qui, par un heureux hasard, a été plus comique que sérieux. Il s'agissait d'une course de haies. Sept chevaux prennent place au poteau, s'élancent au signal donné et franchissent lestement le premier obstacle. Mais à la seconde haie placée précisément en face des tribunes, *Victress*, jument appartenant à M. Tony-Montel et qui tenait la tête, s'abat en retombant. Trois cheveaux la suivaient de près à des distances à peu près égales; le premier franchit la haie et vient rouler sur *Victress* qui lui barre la lice; le second roule sur le premier, le troisième roule sur le second, comme de véritables capucins de cartes, et bientôt la piste est encombrée de chevaux et de jockeys confondus les uns avec les autres et se débattant à qui mieux mieux. Il y a, dit-on, un Dieu pour les ivrognes et les enfants; on pourrait ajouter qu'il y en a un pour les jockeys. Les malheureux ainsi roulés en ont été quittes pour des contusions; l'un d'eux est même remonté immédiatement en selle et a continué la course. La victoire est cependant restée à l'un de ceux qui avaient pu se garer de cette terrible chute.

— *Affaire de la poste à Paris.* — Les détails donnés jusqu'ici sur cette affaire, ont été inexacts ou incomplets. Voici ce qui résulte de l'instruction : Niogret, qui est un homme d'une trempe énergique et d'une nature passionnée, n'avait pas reculé, malgré les précédents exemples, devant les conséquences du crime qu'il allait commettre; mais, à ce moment, il fit un pacte avec lui-même, dans lequel il mit sa vie en jeu, bien décidé, si ses infidélités étaient découvertes, à se donner la mort. Il portait donc constamment sur lui dans cette intention des pistolets chargés.

Mais déjà des plaintes avaient été portées à l'administration, et Niogrot, sur lequel planaient quelques soupçons, résolut de s'abstenir pendant quelque temps de détourner les mandats des lettres chargées. Il avait donc négligé dans cet intervalle de prendre ses armes ; mais, sur ces entrefaites, il aperçut, en faisant le tri, une lettre adressée à son père, qui est aussi employé de la poste, et il la mit de côté.

Ce détournement, qui n'avait rien de grave en lui-même, fut aperçu par le chef de bureau et d'après les dispositions où il était déjà à l'égard du prévenu, il le questionna sévèrement. Niogret pâlit, se troubla, et poussé par les interpellations réitérées de son chef, il finit par tout avouer. C'est alors qu'il fut arrêté et conduit dans le bureau du commissaire de police.

Là, d'après ce qu'on a raconté, se serait passé une scène renouvelée des *Mystères de Paris*, celle entre le vicomte de Saint-Remy et son père ; cette version n'est pas tout à fait exacte et voici ce qui a eu lieu.

Niogret ayant trouvé l'occasion, pendant qu'on procédait à l'enquête, d'entretenir un instant son père, l'avait prié de lui aller chercher ses pistolets, et celui-ci, jaloux d'éviter aussi la flétrissure d'un jugement, l'avait encouragé dans sa résolution. Le sieur Niogret père parvint donc à sortir un moment et revint avec les armes fatales, mais alors le sentiment paternel reprit le dessus, et il ne voulut pas les remettre à son fils.

Cependant le commissaire avait remarqué l'absence du sieur Niogret, et supposant qu'il avait pu agir dans l'intérêt de l'inculpé, il l'interrogea sévèrement à ce sujet. Le malheureux père raconta alors le motif qui l'avait éloigné, et il remit au commissaire les deux pistolets, qui ont été joints aux pièces du procès.

— *Maison de santé.* — Le Dr Mirat de Malemort, si connu par ses nombreux succès dans les maladies de poitrine, vient de fonder à Passy, près Paris, rue de la Pompe, nº 31, une maison de santé et de plaisance destinée à recevoir les personnes de tout âge affectées de maladies de poitrine ou qui y sont prédisposées.

Le docteur est tellement convaincu de l'efficacité de la méthode employée sous sa direction qu'il consent à ne recevoir des honoraires qu'après la guérison.

Beau site, jardin et parc, salle de bains et d'appareils pour l'inspiration des matières médicamenteuses.

Voir le traité du docteur sur les maladies de poitrine, un vol. in-8°, prix 5 fr. et 6 fr. 50 par la poste, chez l'auteur, rue Richelieu, 35, à Paris.

VARIÉTÉS.

SCÈNES DE LA VIE MEXICAINE.

PERICO EL ZARAGATE.

1. — LA JAMAÏCA ET LE MONTE PARNASO.

(*Suite.* — Voir notre nº d'hier.)

Je n'avais jamais su résister à l'attrait d'une course de taureaux, et je trouvais dans la compagnie de fray Serapio l'avantage de traverser en sûreté les faubourgs qui entourent Mexico d'une formidable ceinture. Dans celui surtout qui avoisine la place de Necatitlan, il est presque toujours dangereux de se hasarder avec un habit européen, et ce n'était jamais sans un certain malaise que je le traversais seul. Le capuchon du moine allait servir d'égide au frac parisien. J'acceptai avec empressement l'offre de fray Serapio, et nous partîmes. Pour la première fois je contemplai d'un œil tranquille ces rues sales sans trottoirs ni pavés, ces maisons noirâtres fendues et lézardées, berceau et refuge des bandits qui infestent les chemins et pillent souvent même les habitations de la ville. Une multitude de léperos borgnes, couturés, cicatrisés par le couteau, buvaient, sifflaient, criaient dans les tavernes, drapés dans leurs draps de coton souillés ou dans leurs *frazadas* (1) à jour. Des femmes à peine vêtues d'affreux haillons se tenaient sur le seuil des maisons au milieu d'enfants nus qui se roulaient dans la fange en poussant des cris aigus. En traversant ces hideux repaires, effroi de la police, le juge criminel récite une oraison, l'alcade se signe, le *corchete* (recors) et le régidor se font petits, l'honnête homme frissonne ; mais le moine y passe le front haut, le sourire aux lèvres, et le frôlement de sa sandale y est plus respecté que le bruit du sabre d'un *celador* ; souvent même, comme des tigres apprivoisés qui reconnaissent leur maître, les bandits se découvrent sur son passage et viennent baiser sa main.

La place Necatitlan présentait un spectacle bizarre et nouveau pour moi D'un côté, le soleil versait d'insupportables clartés sur les *palcos de sol* (2), et derrière les couvertures, les *rebozos* étendus pour donner de l'ombre, la populace, échafaudée en pyramides hurlantes, se livrait à un abominable concert de cris et de sifflements. Du côté de l'ombre, les plumets des officiers, les châles de soie aux couleurs variées, formaient un coup d'œil qui consolait en quelque sorte le regard attristé par la misère et la nudité des loges exposées au soleil. J'avais vu cent fois ce spectacle, j'avais vu cette foule fatiguée, mais non rassasiée de carnage, lorsque vers le soir, à la fin des courses, les gosiers épuisés ne laissaient plus échapper que de rauques exclamations, lorsque le soleil dardait de longs rayons à travers les planches mal jointes de l'amphithéâtre, lorsque l'odeur du sang attirait au-dessus du cirque des bandes de vautours affamés ; mais je n'avais jamais vu l'arène même transformée comme elle l'était ce jour-là. De nombreuses armatures de bois remplissaient toute l'enceinte consacrée d'ordinaire aux courses ; revêtus d'herbe, de fleurs et d'odorantes ramées, ces échafaudages ne présentaient qu'une vaste salle de verdure, qu'une sorte de frais bosquet avec ses avenues mystérieuses, ses ruelles ménagées pour la circulation. Les cabanes disposées sous ce bosquet étaient autant d'asiles ouverts à la gastronomie mexicaine, autant de cuisines ou de *puestos* (3) d'eaux fraîches. Dans les cuisines, c'était, comme toujours, ce luxe entravagant de ragoûts sans nom à base de piment, de feu et de graisse de porc ; dans les *puestos* brillaient, au milieu des fleurs, des verres gigantesques remplis de boissons rouges, vertes, jaunes, bleues. La populace des *palcos de sol* s'enivrait à longs traits de l'odeur nauséabonde de la graisse, tandis que d'autres plus heureux, assis dans cet élysée improvisé, savouraient sous des tonnelles de verdure la chaire du canard sauvage des lagunes.

— Voilà, me dit le franciscain en me montrant du doigt les nombreux convives attablés dans l'arène, voilà ce qu'on appelle une *jamaica*.

— Et ceci, comment l'appelez-vous ? dis-je à mon compagnon en lui désignant un arbre de quatre à cinq mètres de haut, planté avec toutes ses feuilles au milieu de l'arène, et tout pavoisé de grossiers mouchoirs de couleurs qui flottaient à chacune de ses branches.

— Ceci est le *monte Parnaso*, me répondit le franciscain.

— Aurions-nous par hasard une ascension de poètes ?

— Non, mais de léperos et des moins lettrés, ce qui sera beaucoup plus divertissant.

Comme le moine faisait cette réponse, qui ne m'instruisait qu'à demi, les cris de *toro ! toro !* vociférés par la galerie que le soleil dévorait, devinrent de plus en plus bruyants ; les cuisines, les *puestos* d'eaux rafraîchissantes furent désertes en un clin d'œil; les déjeuners furent subitement interrompus, et les débris des vertes cabanes jonchèrent le sol de l'arène sous le choc impétueux d'une bande de léperos qui se laissèrent glisser, à l'aide de leurs couvertures, des loges les plus élevées dans l'enceinte. Parmi ces forcenés qui hurlaient, gambadaient en détruisant les frêles cabinets de verdure je ne fus pas surpris de retrouver mon ancien ami Perico. Sans lui, la fête n'eût pas été complète. Le *monte Parnaso*, avec ses foulards de coton, s'élevait seul au milieu des débris de toute espèce qui encombraient l'arène, et devint bientôt le point unique des regards et des efforts de cette populace. Tous essayèrent d'y grimper à l'envi pour s'emparer des foulards qu'ils convoitaient ; mais, comme il arrive toujours, les efforts des uns paralysaient les efforts des autres, et l'arbre restait debout sans qu'aucun des prétendants pût en embrasser la circonférence. Au même instant la trompette retentit dans la loge de l'alcade, la porte du *toril* s'ouvrit et donna passage au plus magnifique taureau que les *haciendas* voisines eussent pu fournir. Malheureusement pour les assistants, qui comptaient voir les léperos aux prises avec un ennemi plus redoutable, le taureau était un *embolado* (4). Les *lauréats du monte Parnaso* montrèrent néanmoins quelque hésitation et jetèrent du côté du toril un regard effrayé. Le taureau, après avoir hésité lui-même, se dirigea au galop vers l'arbre toujours debout. Quelques léperos s'enfuirent, et les autres, délivrés de cette concurrence, purent s'élancer les uns après les autres sur les branches du monte Parnaso. Une catastrophe était imminente ; le taureau, arrivé au pied de l'arbre qui abritait les léperos, donnait dans le tronc des coups de corne redoublés. Sous le poids dont les branches étaient chargées, l'arbre s'inclina bientôt de côté ; enfin, au moment où Périco faisait une ample moisson de foulards, il s'inclina davantage et s'abattit, entraînant dans sa chute une grappe hideuse de corps entrelacés. Des rires frénétiques, des applaudissements enthousiastes éclatèrent parmi les douze mille spectateurs qui garnissaient les gradins et les loges, à l'aspect des malheureux qui, meurtris, éclopés, cherchaient à se dégager de leurs étreintes mutuelles et des branchages dans lesquels ils étaient enchevêtrés. Le taureau vint ajouter à la confusion en égrenant à coups de corne cette noire guirlande, et j'eus la douleur de voir l'infortuné Perico, lancé à dix pieds en l'air, retomber dans un état d'immobilité qui m'ôtait tout espoir de continuer jamais sous un maître si habile mes études encore bien incomplètes sur la vie mexicaine.

Au même instant où Périco était emporté à grand'peine hors de l'enciente, cent voix s'élevèrent pour appeler un prêtre. Fray Serapio se tapit à ce moment dans un angle de la loge: mais quoi qu'il en eût, il ne put esquiver le devoir que lui imposait la volonté du peuple. Il se leva donc avec une gravité qui dissimulait aux yeux du public son désappointement, et me dit tout bas :

— Suivez-moi, vous passerez pour médecin.

— Vous plaisantez ? lui dis-je.

— Non, parbleu ! si le drôle n'est pas tout à fait mort, il aura un médecin et un confesseur de la même force.

(*La suite à un prochain numéro.*)

(1) Converture de laine commune et distincte en cela du *sarape*.

(2) On nomme ainsi les loges de la partie du cirque exposée au soleil.

(3) *Puesto*, boutique en feuillages.

(4) C'est-à-dire avec une boule à l'extrémité de chaque corne. Dans toutes les courses, c'est le taureau consacré(al)

Théâtre-Royal-Français

Jeudi 29 *avril* 1847. (*Représentation nº* 124

La Somnambule,

opéra en trois actes, paroles de M. Tavernier, musique de

LA MEUNIÈRE DE MARLY,

vaudeville en un acte, par MM. Mélesville et Ch. Duverg

On commencera à 7 heures.

Samedi 1er *mai. La huitième représentation*

LE SIÉGE DE LEIDE

Grand-opéra en 4 actes et 7 tableaux, paroles de M. H.
Musique de M. Vogel.

ANNONCES.

A la Ville de Bruxelles

CAFÉ, RESTAURANT ET LOGE

Mme F. MASSART,

près du Bureau d'expédition de J. P. Koens, *Spui*
A LA HAYE.

La soussignée a l'honneur d'annoncer qu'à partir du 1er Mai pro
ouvrira son nouvel établissement ci-dessus indiqué.

Table d'Hôte à 4 heures.

Dîners à toute heure.

Elle espère par un prompt service et la modicité de ses prix
bienveillance du public.

La Haye, 28 avril 1847. **Mme F. MASSA**

SIROP DE DIGITALE DE LABÉLO

Pharmacien à Paris.

Ce sirop est prescrit depuis 10 ans par les plus illustres m
français, parmi lesquels nous citerons MM. les professeurs
Bouillaud, Fouquier, Marjolin, Rostan, etc. Il résulte des
tions d'un grand nombre d'entr'eux, qu'il est employé avec un
constant, dans les traitements des *Maladies du cœur.* Il calme
tement les palpitations les plus vives; dans celui de *l'Hydroth*
hydropisie de poitrine et de toutes les *Hydropisies* essentielles
tardent pas à disparaître, dans leur début, par la seule action
médicament; enfin contre les *maladies de poitrine*, rhumes,
catarrhes, etc.

Toutes les bouteilles sont recouvertes d'une capsule sur laqu
graves ces mots : SIROP DE DIGITALE DE LABÉLONYE.

Pharmaciens dépositaires: Rotterdam, E. van Santen Kol
sitaire-général pour toute la Hollande; Arnhem, F. Romeyn
Duc, Med. M. D. Bosch; Breda, A. P. Maassen, H. J. van de
berg; La Haye, Van Renesse; Maestricht, Grossier; Midd
Blaecke de Ligny; Nymègue, J. H. Coenen; Utrecht, A. F
dans presque toutes les pharmacies de chaque ville.

Cours des Fonds Public

Bourse d'Amsterdam du 27 Avril.

		Int.	COURS 26 avril.	OUVE
Pays-Bas	Dette active	2½	58	58
	Dito dito	3	70¼	70¾
	Dito en liquidation	3	70¼	70
	Dito dito	4	89⅞	89
	Dito des Indes	4	—	—
	Syndicat	3½	—	—
	Dito	3½	—	—
	Société de Commerce	4½	172⅝	172¼
	Act. du lac de Harlem	5	—	—
	Chemin de fer du Rhin	4½	—	104
	Act. du Chemin de fer Holland.		—	—
Russie	Oblig. Hope & C. 1798 & 1816	5	104⅝	104
	Dito dito 1828 & 1829	5	—	103
	Inscript au Grand Livre	6	—	—
	Certificats au dito	6	—	—
	Dito inscriptions 1831 & 1833	5	—	97⅝
	Emprunt de 1840	4	—	88¼
	Id. chez Stieglitz et Comp.	4	—	88
Espagne	Passive		—	5
	Dette différée à Paris		—	5
	Deferred		—	—
	Ardoins	5	—	17
	Dito	3	—	37
	Coupons Ardoins		—	18¼
Autriche	Obligations Goll. & Comp	5	—	—
	Dito métalliques	5	—	—
	Dito dito	2½	—	—
France	Inscriptions au Grand-Livre	3	—	—
Pologne	Actions 1836	4	—	—
Brésil	Emprunt à Londres 1839		—	—
	Id. id. 1843		—	—
Portugal	Obligations à Londres	3	—	—

Bourse de Paris du 26 Avril.

		Int.	COURS 25 avril.	OUVE
France	Cinq pour cent		—	115
	Trois pour cent		—	77
Espagne	Emprunt Ardoin		—	—
	Anc. différée		—	5
	Nouv. dito		—	—
	Passive		—	54
Naples	Certificats Falconet		—	102 50
Pays-Bas	Dette active	2½	—	58¼
Belgique	Dette active	5	—	—
	Dito	3	—	—
	Banque belge		—	—
États-Unis	Obligations de la Banque		—	—

Bourse d'Anvers du 27 Avril.

Métalliques, 5 % ». — Naples, 5 % ». — Ard., 5 % 17 ⅛. — Dif
rée ancienne, ». — Passive 5 % ». — Lots de Hesse ». — Cour
Bourse (2½ heures). Ardouin 17 ¼ A.

LA HAYE chez Léopold Lœbenberg, *Loge Nieu*